

Jean-Claude Romand, empereur du faux ou esclave de ses adeptes ?

Sébastien Chapellon

Volume 29, numéro 2, 2020

L'empire du faux : deuxième partie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1077168ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1077168ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chapellon, S. (2020). Jean-Claude Romand, empereur du faux ou esclave de ses adeptes ? *Filigrane*, 29(2), 11–28. <https://doi.org/10.7202/1077168ar>

Résumé de l'article

Autour de l'exemple de Jean-Claude Romand, un Français ayant réussi à se faire passer pour un médecin chercheur à l'Organisation mondiale de la santé pendant plus de dix-huit ans, ce texte interroge les logiques inconscientes conduisant certains individus à ériger le mensonge en véritable manière d'être. Il est montré que, contrairement à ce qui a pu être écrit, lesdits « mythomanes » ne croient pas à leurs mensonges. Seuls leurs auditeurs y adhèrent. Le sujet leur propose à cette fin un discours qui entre en résonance avec leurs attentes. Or, cette faculté à saisir ce que les autres désirent pour s'attirer leurs faveurs interroge. La capacité d'empathie extrême, quasi surhumaine, qui caractérise le fonctionnement psychique de ces sujets, apparaît comme étant le corollaire d'une immense précarité psychique. Totalement dépendants du lien à autrui, leur « talent » relationnel témoigne de l'existence d'une problématique narcissique aussi sévère qu'imperceptible. En retour, le mensonge, conçu comme un mécanisme de défense, les préserverait de la menace fantasmatique que leur ferait vivre un lien, dont ils auraient à la fois tout à attendre et tout à redouter.



Jean-Claude Romand, empereur du faux ou esclave de ses adeptes ?

Sébastien Chapellon

Résumé : Autour de l'exemple de Jean-Claude Romand, un Français ayant réussi à se faire passer pour un médecin chercheur à l'Organisation mondiale de la santé pendant plus de dix-huit ans, ce texte interroge les logiques inconscientes conduisant certains individus à ériger le mensonge en véritable manière d'être. Il est montré que, contrairement à ce qui a pu être écrit, lesdits « mythomanes » ne croient pas à leurs mensonges. Seuls leurs auditeurs y adhèreraient. Le sujet leur propose à cette fin un discours qui entre en résonance avec leurs attentes. Or, cette faculté à saisir ce que les autres désirent pour s'attirer leurs faveurs interroge. La capacité d'empathie extrême, quasi surhumaine, qui caractérise le fonctionnement psychique de ces sujets, apparaît comme étant le corollaire d'une immense précarité psychique. Totalement dépendants du lien à autrui, leur « talent » relationnel témoigne de l'existence d'une problématique narcissique aussi sévère qu'imperceptible. En retour, le mensonge, conçu comme un mécanisme de défense, les préserverait de la menace fantasmatique que leur ferait vivre un lien, dont ils auraient à la fois tout à attendre et tout à redouter.

Mots clés : crédulité; dépendance psychique; mensonge; imposture; faux self; pathologie du narcissisme.

Abstract: Based on the example of Jean-Claude Romand, a Frenchman who impersonated a medical researcher employed at the World Health Organization (WHO) for over eighteen years, this paper reveals the unconscious logic behind the psychic functioning of individuals for whom lying has become a way of life. Contrary to what has been written so far, it is argued that such "mythomaniacs" do not believe their own lies and that it is only the recipients of their lies who adhere to them because they are couched in a discourse that resonates with their expectations. This ability to discern what others want and use this knowledge to gain favour warrants examination. The incredible, almost superhuman, capacity for empathy which defines the psychic functioning of these subjects appears to go hand in hand with a high degree of mental insecurity. Totally dependent on their connections with others, their relational "abilities" reflect severe yet imperceptible narcissistic fragilities. Conceived as a defense mechanism, the lie serves to preserve them from the fantasied threat of a bond from which they expect everything, yet have everything to fear.

Key words: credulity; psychic dependency; lying; imposture; false self; narcissistic pathology.

Introduction

Selon le *Littré*, le mensonge est « un discours contraire à la vérité tenu avec dessein de tromper ». Cette intention implique que le sujet soit pleinement conscient du fait que les informations qu'il délivre sont fausses. Cette précision effectuée, il importe de s'interroger sur les motifs inconscients à la source d'un besoin de mentir. Pourquoi certains sujets sont-ils inconsciemment conduits à ériger le mensonge en manière d'être ?

Pour mettre au travail cette question, nous explorerons ici la relation mensongère, avec l'idée selon laquelle les « victimes » du mensonge joueraient un rôle actif dans sa réussite. Pour plagier le renard de la fable, nous postulons que si tout « menteur » vit aux dépens de ceux qui l'écoutent, ces derniers se nourrissent parallèlement des fictions qu'il leur offre. Une transaction psychique s'opèrerait, dans laquelle le sujet satisferait certaines attentes non formulées chez ses auditeurs, renforçant ainsi leur désir de le croire.

Nous analyserons les interactions en jeu en nous appuyant sur le cas de Jean-Claude Romand, personnage qui fit croire à ses proches, pendant plus de dix-huit ans, qu'il était un médecin-chercheur au sein de la prestigieuse Organisation mondiale de la santé (OMS). Une fois découvert, cet homme se montra lui-même étonnamment perplexe vis-à-vis de l'adhésion presque sans limites de son entourage. Comment les gens ont-ils pu être crédules à ce point ?

Il semble que ses proches étaient particulièrement valorisés par l'existence du « Docteur Romand ». Leurs attentes auraient été si fortes qu'elles auraient rendu cet homme prisonnier de sa création. Il aurait organisé sa vie autour de ce mensonge, auquel tous avaient envie de croire.

Une vie de mensonge

Quand on est pris dans cet engrenage de ne pas vouloir décevoir, le premier mensonge en appelle un autre, et c'est toute une vie...
(Carrère, 1999, p. 57)

Quand la présidente du tribunal lui a demandé « pourquoi ? », Jean-Claude Romand a haussé les épaules : « Je me suis posé cette question tous les jours pendant vingt ans. Je n'ai pas de réponse. » (Carrère, 1999, p. 77) Difficile de répondre en effet. Quelles logiques souterraines ont conduit cet homme à se faire passer pour quelqu'un qu'il n'était pas ? On peut aussi se demander comment un mensonge *a priori* aussi « énorme » a pu demeurer crédible si longtemps ?

Il est d'emblée à relever que cette supercherie s'est achevée par un crime réalisé avec une froideur *peu commune*¹. Jean-Claude Romand n'a pas mis fin à ses jours, mais a choisi de supprimer les êtres censés lui être le plus chers. En assassinant sa femme, ses deux enfants et ses parents, il a mis un terme au mensonge autour duquel leur vie était construite, en même temps qu'à son image de père modèle, d'époux admiré, de gendre idéal, et de fils prodigue.

Pour tous, il était le « Docteur Romand ». En contrepartie, son quotidien était construit pour préserver cette identité. Jour après jour, il s'organisait pour faire tenir la structure de cette maison de papier. Mais à quel prix ? Jean-Claude Romand passait ses journées sur des aires d'autoroute à lire des revues scientifiques en attendant de rentrer le soir de « son travail ». Pour que l'illusion perdure, et pour que les autres continuent de le voir comme le « Docteur Romand », cet homme a déployé des efforts considérables. Il semble s'être retrouvé pris au piège de son mensonge.

En fait, la « carrière » de menteur de cet homme semble avoir commencé à la suite de son échec en faculté de médecine. Après avoir abandonné une classe de mathématiques supérieures dans un grand lycée français, cet élève studieux s'y est inscrit en deuxième année. Là, il échoue seulement pour un examen manqué : il semble qu'il ne se soit pas réveillé le matin. Ayant la possibilité de se rattraper à la session de septembre, Jean-Claude Romand réalise un second « acte manqué² » : deux jours avant ce rattrapage, il se serait fracturé le poignet en faisant une chute dans les escaliers. Toutefois, ce n'est pas forcément cet accident qui l'a entravé. Aux deux experts psychiatres qui l'interrogent en tant que prévenu (Toutenu et Settelen, 2003), il explique en effet que, malgré le fait que ses parents l'aient accompagné à l'examen, il n'est pas entré dans la salle. Au lieu de cela, il a déambulé dans les rues toute la journée, avant de rentrer le soir en annonçant que tout s'était bien passé (Toutenu et Settelen, 2003, p. 42). Il affirmera ensuite avoir réussi, faisant croire qu'il a été reçu en troisième année de médecine : « J'ai dit que j'avais réussi, ce n'était pas prémédité... après j'ai continué le cursus, j'ai suivi les cours. » (Toutenu et Settelen, 2003, p. 42)

Ainsi, ne dépassant jamais le cap de cette seconde année si étrangement échouée, le jeune homme continue obstinément à assister aux cours, faisant croire à sa famille, à ses camarades et à Florence, sa future épouse, qu'il franchit toutes les étapes du cursus avec succès. Pour ce faire, il fréquente la bibliothèque, se montre dans le hall de la faculté au moment des examens et des résultats³. Une difficulté aurait pu se poser concernant la soutenance

de la thèse; Jean-Claude l'a contournée en prétendant avoir été reçu au concours de l'Internat de Paris, puis avoir obtenu un poste de chargé de recherche à l'Inserm. Il affirme ne pas avoir besoin de thèse pour occuper ce poste éblouissant: « Si j'en avais fait une il aurait fallu inviter Florence » (Toutenu et Settelen, 2003, p. 46). Dans la foulée, Jean-Claude fait croire qu'il a finalement intégré l'OMS: une ascension professionnelle que nul ne conteste, malgré son extrême rapidité (Monroy, 2020, p. 32).

Pour matérialiser l'existence de cet emploi à l'OMS, il dut ensuite faire semblant de se rendre tous les jours à Genève. Ainsi, chaque matin, Jean-Claude quitte Prévessin-Möens, petite bourgade de l'Isère, où lui et sa femme se sont installés, et passe en réalité ses journées dans sa voiture, parfois dans les librairies, parfois à la bibliothèque de l'OMS (à laquelle il accède grâce à un badge visiteur). Il s'abreuve de connaissances le rendant capable d'évoquer en détail les recherches qu'il est censé mener avec ses « collègues », auprès d'un entourage principalement composé de « confrères ». Comme tout « chercheur », il participe à des conférences à l'étranger, ce qui l'amène à patienter des nuits dans des hôtels miteux, avant de « rentrer » retrouver les siens, les bras chargés de « souvenirs » rapportés du Japon ou des États-Unis. En attendant ces moments de gloire, Jean-Claude passe le plus clair de son temps totalement seul. On devine la morosité du quotidien de cet homme, dont la vie semble avoir été dédiée à maintenir vivant son mensonge. Il s'y serait littéralement asservi.

Lao Tseu écrivait que « la façade d'une maison n'appartient pas à celui qui la possède, mais à celui qui la regarde. » Il en va ainsi du mensonge, qui est avant tout construit pour le confort de ceux qui l'entendent. Jean-Claude semble s'y être employé, afin que personne ne doute. Pourtant, le lendemain du meurtre, les enquêteurs se sont aperçus très vite que ce père de famille n'avait en fait aucun revenu⁴ ! Il a suffi de quelques coups de fil pour que la façade s'effondre. Même s'il avait un tampon, des cartes de visite au nom de « Docteur Jean-Claude Romand, ancien interne des hôpitaux de Paris », il ne figurait dans aucun annuaire professionnel :

Tout au long de l'instruction, le juge n'a cessé de s'étonner que ces coups de téléphone n'aient pas été passés plus tôt, sans malice ni soupçon. Même quand on est « très cloisonné », travailler pendant dix ans sans que jamais votre femme ou vos amis vous appellent au bureau, cela n'existe pas. (Carrère, 1999, p. 93-94)

Au-delà d'une simple naïveté, il semble que les proches de Romand aient dénié des éléments⁵ qui auraient pu les alerter. Des motifs inconscients semblent les avoir conduits à vouloir croire coûte que coûte au mensonge de cet homme. En conséquence, il aura fallu plus de dix-huit ans pour que le voile se lève. Autant d'années durant lesquelles il fut contraint de faire perdurer ce qui aurait pu n'être qu'un mensonge éphémère. Jean-Claude aurait-il perdu le contrôle de son invention ? Lors de son procès, il sembla s'interroger quant au rôle de sa défunte épouse : « ce n'est pas pensable, on doit penser qu'elle est complice, pourtant Florence n'a jamais eu de soupçons » (Toutenu et Settelen, 2003, p. 49). Jean-Claude semble avoir été terriblement troublé par l'aveuglement de sa femme. Si elle avait été plus attentive à sa personne, sans doute l'aurait-elle découvert (Toutenu et Settelen, 2003, p. 72). Difficile en effet d'admettre que ses proches aient pu être aveugles à ce point. Personne n'a découvert le vrai « Jean-Claude », celui qui avait besoin de se cacher derrière le « Docteur Romand ». Ce personnage fabriqué avait effectivement séduit son entourage. Les gens se vantaient de le connaître. Leur attrait, si ce n'est leur intérêt, pour cette chimère semble avoir été à la source de son « succès ». Ceci expliquerait en partie pourquoi Jean-Claude semble s'être empêtré dans ce mensonge, auquel les autres s'étaient attachés. Il expliqua d'ailleurs son issue dramatique par la nécessité de s'en libérer : « le bonheur était construit sur du sable, il fallait supprimer ce bonheur » (Toutenu et Settelen, 2003). Jean-Claude aurait ainsi « suicidé » ses proches afin de rompre avec les attentes portées sur sa personne. Au moment de son procès, il s'exclama : « Je n'ai jamais été aussi libre, jamais la vie n'a été aussi belle... Je suis un assassin, j'ai l'image la plus basse qui puisse exister dans la société, mais c'est plus facile à supporter que les vingt ans passés avant, je suis enfin moi. » (Toutenu et Settelen, p. 48)

À l'issue de la présentation succincte de cette affaire, une ambiguïté demeure quant à savoir qui était sous l'emprise de qui : Jean-Claude Romand, qui se fit passer pour un prestigieux chercheur aux yeux de ses proches, ou ces derniers (sa femme et ses parents notamment), pour qui ce mensonge semblait fait « sur mesure ». Consacrant sa vie à maintenir intacte l'image que les autres se faisaient de lui, cet homme aurait en quelque sorte sacrifié son psychisme à cette fin. Il se serait détourné de sa propre vie mentale, aurait dénié ses affects, pour se consacrer à saisir l'intimité psychique des autres, afin de répondre à leurs désirs les plus secrets, pour leur plaire.

La complicité inconsciente du public

Les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent. (Charles Pasqua, personnage politique français)

Durant son témoignage devant le juge d'instruction, Luc Ladmiral, le meilleur ami de Jean-Claude, s'est efforcé de prouver que s'il est facile de considérer Romand comme un monstre et ses amis comme une bande de bourgeois ridiculement naïfs; en réalité les choses sont plus compliquées (Carrère, 1999, p. 187). De façon générale, une fois que le mensonge est découvert, les gens ont tendance à rejeter le sujet. Or, ce mouvement d'aversion semble proportionnel à l'adhésion qu'il avait suscitée. Une fois le mensonge découvert, les ex-dupes rejettent d'autant plus violemment le sujet qu'ils refoulent leur implication dans la supercherie. En effet, ils ne sont pas simplement victimes du « menteur »; sa force de persuasion n'est pas seule en cause. Il touche ses auditeurs parce qu'il *parle d'eux, de leurs fragilités cachées*. Le mensonge réussit parce qu'il plonge ses racines dans le terreau de leurs désirs secrets (Chapellon, 2013). Son producteur leur donne l'impression de les combler, à travers un discours fait de l'étoffe de leurs rêves. On peut sur ce point rappeler les célèbres vers de Jean de La Fontaine (1668, p. 132-133):

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont vous serez leur ami.

Jean-Claude s'attachait à exaucer les souhaits de ses proches. En l'épousant, Florence réalisa notamment son vœu de faire le bonheur de ses parents. Difficile donc de mettre en doute ce conte de fée, car c'eût été remettre en cause un mariage heureux, mais plus encore toute une vie bâtie autour de la carrière brillante de Jean-Claude: un époux admiré, un gendre attentionné et un beau-frère aussi modeste que bienveillant... Le Docteur Romand les valorisait autant qu'il les rassurait. Aussi devait-il être plaisant de croire en ce personnage; cela permettait de conforter les belles illusions qu'il avait produites en chacun. Ainsi, les gens deviennent, à leur insu, complices des mensonges, parce qu'ils les agrémentent par ailleurs. À l'instar de l'épouse de Romand, ils l'entretiennent en occultant certains ressentis et certaines perceptions qui risqueraient de les confronter à une cuisante déception. On

peut illustrer ce processus grâce au conte d'Hans Christian Andersen, *Les habits neufs de l'empereur* :

Un empereur qui aimait les beaux vêtements et possédait un habit pour chaque heure du jour, fut trompé par deux escrocs qui prétendirent lui vendre un vêtement fait d'une étoffe que seules les personnes intelligentes pouvaient voir. L'empereur, pensant que ce serait un habit exceptionnel avec lequel il pourrait repérer les personnes intelligentes de son royaume, accepta l'offre des deux charlatans. Le jour où l'empereur était censé voir pour la première fois ce fameux tissu, il ne vit rien, car il n'y avait rien. Troublé dans son estime, il décida de faire comme s'il voyait une étoffe, car il ne voulait pas passer pour un sot. Les émissaires envoyés pour inspecter l'avancement des travaux ne virent rien, mais n'osèrent pas non plus l'avouer. Aussi après que les deux imposteurs aient annoncé que l'habit était achevé, l'empereur l'« enfila » puis s'en alla se présenter à son peuple ainsi « vêtu ». La foule, amassée pour voir le costume dont tout le monde parlait, resta silencieuse. Seul un petit garçon s'exclama : « le roi est nu ! » (Andersen, cité dans Freud, 1899)

À l'instar des deux escrocs, Jean-Claude Romand a préalablement flatté ses proies à travers des gestes caressant leur narcissisme. Une transaction psychique s'opère : séduits narcissiquement par celui qui vient (illusoirement) au renfort de leur ego, les futurs crédules se laissent corrompre. Ils se plient à l'injonction silencieuse de voir le sujet autre que ce qu'il est, pour se voir en retour autres que ce qu'ils sont. Une « communauté de déni » (Fain, 1981) s'installe : les gens ferment les yeux, pour se préserver d'une rencontre brutale avec un réel qui risquerait de mettre à mal les illusions qu'ils ont accumulées.

Cette dynamique est mise en lumière par l'étymologie : le verbe « croire » a pour source latine *se recredere*, qui exprimait le fait de « s'en remettre à la merci de l'adversaire » (Picoche, 1971). Se dégage l'idée selon laquelle le crédule laisse tomber ses défenses psychiques en suspendant son jugement. Or, pour parvenir à faire en sorte que les auditeurs du discours mensonger mettent en veille leur esprit critique, il importe que celui qui abuse leur confiance les ait préalablement rémunérés. Cette transaction narcissique à la base de leur aveuglement est illustrée par l'une des plus retentissantes escroqueries du XIX^e siècle : l'affaire Tichborne. Phyllis Greenacre (1958) s'en est servi pour montrer que le succès de l'« imposteur⁶ » reposait en grande partie sur les attentes de ceux qui s'en font inconsciemment les complices.

Vers le milieu du XIX^e siècle, Arthur Orton, un vagabond anglais, usurpa l'identité de sir Roger Tichborne, un célèbre aristocrate anglais, en s'appuyant sur le désespoir de sa mère. Cette dernière avait financé une campagne de recherche à travers le monde dans l'espoir de retrouver son fils disparu en mer. Répondant à l'appel de détresse de cette inconsolable maman, Orton se fit passer pour son héritier. L'aspect le plus fascinant de cette histoire tient au fait que lorsqu'il rencontra « sa mère », elle le reconnut comme son fils. Malgré des différences morphologiques notables, il fallut attendre dix ans pour que le faux Roger Tichborne soit démasqué. Ce qui a le plus stupéfait le public à l'époque est la dévotion de lady Tichborn, persuadée jusqu'au bout qu'Orton était son héritier, malgré les contestations outragées du reste de la famille. Le vide que l'imposteur se proposait de combler chez cette femme semble expliquer le crédit qu'elle lui accorda. À son instar, le public soutiendrait inconsciemment le mensonge, qui apparaît donc comme n'étant pas simplement la création d'un sujet, mais une co-création : le résultat d'une connivence inconsciente du public.

Faux self ?

Ça a l'air idiot de dire ça, mais vous savez, c'était un type profondément gentil. Ça ne change rien à ce qu'il a fait, ça le rend encore plus terrible, mais il était gentil. (Luc Ladmiral, meilleur ami de Jean-Claude Romand, cité dans Carrère, 1999, p. 187)

Jean-Claude Romand devait effectivement avoir la « gentillesse » chevillée au corps, lui qui passait son temps à s'enquérir des attentes des autres. La forme particulière d'oblativité qui l'a rendu si prompt à satisfaire leurs désirs interroge. Il semble important d'analyser la nature profonde de l'empathie qui fait que ce type d'individu parvient à se connecter à la vie psychique des autres, pour parvenir à saisir leurs attentes, même celles qui ne sont pas formulées.

Ces sujets dans l'impossibilité de se sentir exister en dehors du regard d'autrui ont un fonctionnement psychique extrêmement labile. Ils semblent ne pas être dotés d'enveloppe psychique. Sans identité propre, la leur étant sans doute trop incertaine ; leur Moi étant trop poreux, ils n'existent qu'à travers autrui. On peut dire que *leur Moi, ce sont les autres* (Chapellon et Gontier, 2017). Ainsi, faute d'avoir des désirs propres, le sujet colle à celui des autres. Il s'arrime à eux et adhère à leurs désirs pour obturer un vide interne. La présence des autres a une visée défensive : il s'agit de protéger

un Moi trop précaire, pour permettre au sujet de vivre indépendamment d'autrui. Dans ce fonctionnement, les autres servent de prothèse, de Moi auxiliaire. Sans eux, le sujet se retrouverait vide, psychologiquement démuné. Ceci éclaire les raisons pour lesquelles Jean-Claude Romand a consacré sa vie à chercher à s'attirer les faveurs et l'admiration des gens.

Relevons par ailleurs que c'est sa sensibilité particulièrement aiguë à la vie mentale d'autrui qui lui a permis de constamment sauver les apparences. En effet, il s'est trouvé différents moments durant lesquels il aurait pu être démasqué, notamment par des personnes ne le trouvant pas là où il leur avait dit être, ou d'autres ayant rencontré ses supposés « collègues » de l'OMS qui, à leur surprise, disaient (et pour cause !) ne pas connaître cet homme. Dans ces circonstances très litigieuses, où il se trouvait en passe d'être démasqué, il semble que Jean-Claude ait toujours su trouver des réponses adaptées. Il a su sans doute détourner l'attention de ses interlocuteurs et leur fournir des réponses acceptables. Ceci nécessite une grande faculté d'adaptation aux autres et aux circonstances. Le sujet doit faire preuve d'une grande acuité, d'un sens particulièrement aigu du réel. C'est la raison pour laquelle la notion de mythomanie est généralement inappropriée. En effet, cette théorie, apparue en 1905 sous la plume du légiste Ernest Dupré, est vectrice d'une ambiguïté : elle contient l'idée que le sujet croirait sincèrement à son discours (Chapellon, 2015). Or, la personne qui croit sincèrement en la réalité de ce qu'elle dit a peu de chance de parvenir à en persuader les autres. Celui qui exige des autres qu'ils partagent avec lui sa propre illusion est davantage délirant que menteur. Pour induire les autres en erreur, il importe au contraire d'avoir clairement à l'esprit le fait que les informations qui leur sont délivrées sont fausses. Le sujet doit avoir une intention claire de tromper ses interlocuteurs pour parvenir à le faire. Mais, plus encore, il faut aussi qu'il soit particulièrement attentif à leurs réactions face à son discours. Le sujet doit « deviner » les pensées de ceux sur qui il cherche à agir.

Ceci nécessite non seulement une grande intelligence relationnelle, mais aussi une plasticité psychique particulière. Jusqu'où peut-il aller dans son mensonge ? Quel chemin lui faire prendre pour rester crédible face à ses différents interlocuteurs ? Le sujet ne doit pas se perdre et doit rester cohérent, malgré les torsions qu'il a imposées au réel. Un proverbe latin dit que pour être bon menteur il faut une bonne mémoire : il faut que le sujet mémorise les informations qu'il délivre, et se rappelle en détail d'événements qu'il n'a pas vécus. De surcroît, il faut aussi qu'il anticipe le destin desdites informations dans l'esprit de ceux à qui il les adresse. Ainsi, si j'ai

fait croire à deux de mes collègues que je dois me rendre aux funérailles de ma grand-mère pour me soustraire à une réunion, il faut que je sois sûr qu'ils ne croiseront pas cette aïeule et, dans le cas contraire, il faudra trouver des arguments convaincants pour expliquer cette résurrection. Il faudra aussi que je me souvienne de ce mensonge, pour ne pas reparler de ma grand-mère, où ne pas la « re-tuer » à l'occasion d'une nouvelle réunion. Ce type de situation intersubjective nécessite une sorte de division de l'esprit (*ce que je sais/ce que l'autre en sait; ce que je dis/ce qui est réel; ce que je veux faire croire/ce que l'autre peut en croire*), une division qui ne fait pas appel à la notion de clivage, en tout cas pas telle qu'elle est employée traditionnellement. En effet, le psychisme du sujet ne se divise pas pour l'empêcher de se confronter à des expériences affectives perturbantes : il se divise pour fonctionner avec l'autre, par rapport à lui. Le sujet apparaît ainsi d'autant plus efficace⁷ dans sa capacité de mentir que son fonctionnement cognitif semble totalement tourné vers l'extérieur, dédié aux autres. Nous sommes là placés devant un registre pathologique des plus singuliers, car la pathologie en question tiendrait paradoxalement à un surinvestissement du réel, à une hyper-adaptation. La thématique du mensonge nous met donc en présence d'un profil psychopathique venant éclairer d'une lumière nouvelle certaines pathologies du narcissisme. Nous sommes effectivement confrontés à des sujets dotés d'une forme d'empathie si extrême qu'ils semblent en capacité de capter les affects des autres et de répondre à leurs désirs pour obtenir leur complicité inconsciente. Or, pour s'éclairer, ce type de tableau clinique des plus singuliers doit être étudié à l'aune de différents registres, de différentes théorisations. Nous proposons donc de décliner les processus psychiques et intersubjectifs abordés par des auteurs qui se sont intéressés à des sujets proches.

Phyllis Greenacre (1958) a par exemple relevé la perspicacité surprenante des « imposteurs », le sens extraordinaire qu'ils ont du réel, pour s'adapter si aisément aux circonstances et aux autres. Or, cette faculté leur évitant d'être démasqués serait aussi leur drame. Nous pensons en effet que leur difficulté résiderait dans une forme d'hypertrophie du sens du réel. Bien qu'ils semblent prompts à saisir les moindres nuances de la vie psychique de ceux qu'ils manipulent, les imposteurs semblent désespérément « vides » (Greenacre, 1958). La sensibilité qu'ils nourrissent à l'égard de leur environnement serait proportionnelle à l'indigence de leur propre monde interne. Autrement dit, leur faculté d'adaptation inouïe témoignerait paradoxalement d'un trouble profond, aussi massif qu'imperceptible.

La forme masque le fond : l'attachement aux apparences qui rend ces sujets si « normaux » viserait en fait à contre-investir un désert intérieur. Les sujets comme Jean-Claude Romand ne seraient pas seulement organisés pour répondre aux autres, mais seraient carrément « structurés » autour de cette quête⁸. L'aptitude de tels individus à « capter » les affects d'autrui serait la marque d'une insondable détresse. Une « famine affective⁹ » les animerait. Le besoin frénétique que le sujet a de trouver son identité chez les autres et d'exister à travers eux expliquerait sa faculté à se fondre à leurs désirs. Il s'agirait « d'avoir » l'objet, de l'imiter, pour tenter « d'être » l'objet (Gaddini, 1988).

Ceci n'est pas sans rappeler les personnalités dites « comme si » (Deutsch, 1942). L'impression de normalité qui se dégage d'elles masque en fait une immense passivité (Deutsch, 1942). Toute expérience intérieure est totalement exclue chez ces patients capables de mimer des affects, mais pas de les ressentir.

Une autre théorisation éclaire plus encore la forme d'empathie extrême, quasi surhumaine, qui caractérise ces individus ; il s'agit du « faux self ». Cette notion fait référence à des sujets « caméléons », capables de changer d'apparence au gré des fluctuations de leur milieu. Ils ont en effet développé des mécanismes adaptatifs extrêmement efficaces, pour survivre aux circonstances extérieures précaires auxquelles ils ont été précocement astreints. Obligés de se préoccuper trop précocement de leur environnement, leur personnalité s'y est sur-adaptée défensivement. Leur développement affectif ayant été entravé, ils ont développé des capacités cognitives peu communes, capacités mises aux services de l'objet pour pallier ses défaillances. Une inversion se produit : le sujet prostitue son psychisme (Winnicott, 1960) pour prendre en charge l'environnement censé lui être secourable, devant la « mère préoccupée » qu'il n'a pas rencontrée. Pour ce faire, il dénie certains de ses propres affects (violents notamment) et s'ampute d'une partie de sa vie psychique. Cette défense qui consiste en une hypertrophie du sens des autres a donc un prix : une déconnexion d'avec sa réalité intérieure. En retour, le sujet ressent les besoins des autres avec une acuité hors du commun mais méconnaît les siens. Pourtant, aux tréfonds de lui, gît une immense souffrance, un grand chaos. Tout à fait cachée derrière les apparences qu'offrent ces sujets si prompts à soigner le lien et à « réparer » les gens, une incommensurable destructivité demeure.

Cette destructivité, Jean-Claude Romand l'a laissée se déployer au moment des meurtres. Une grande violence¹⁰ devait habiter cet homme qui

avait toujours été davantage le protecteur de ses parents que leur protégé (Carrère, 1999). Il s'est comporté de manière conforme à leurs attentes, au prix de l'accumulation d'une haine immense à leur égard. Une haine qu'il lui était impossible d'exprimer. Il aurait été contraint d'encapsuler ses revendications pour en préserver ses parents, et notamment sa mère, qu'il décrit comme quelqu'un d'extrêmement fragile: «angoissée, négative, elle voyait la vie du mauvais côté...» (Toutenu et Settelen, 2003, p. 40); «Il ne fallait pas que ma mère me voie inquiet, ça l'aurait angoissé et ça aurait augmenté mon angoisse de la voir angoissée, il y avait un cercle vicieux...» (Toutenu et Settelen, 2003, p. 42) On retrouve là le mécanisme à travers lequel un enfant est conduit à taire ses propres affects pour en protéger l'autre. Le sujet s'astreint au silence affectif pour préserver l'objet, en l'occurrence la mère, de ses propres vicissitudes. Dans ce type de configuration, la subjectivité est empiétée, dans la mesure où toute manifestation d'autonomie est impossible, car forcément menaçante pour l'autre. Sentant que toute tentative d'existence est dangereuse, le sujet s'interdit toute revendication d'être. Il s'efface pour préserver un objet trop fragile. Le processus d'adolescence s'en trouve généralement court-circuité. Jean-Claude stipule à ce propos ne jamais avoir fait de crise d'adolescence (Toutenu et Settelen, 2003, p. 43). On devine en effet qu'il devait lui être difficile, si ce n'est impensable, d'exprimer des désirs propres, qui l'auraient distingué des attentes parentales. C'eût été sans doute trop dangereux pour son entourage. Pourtant, Jean-Claude semble, à sa façon, avoir quand même essayé de se révolter, notamment à travers son échec en seconde année de médecine.

Précédemment, il a été question d'«acte manqué» pour expliquer cet échec *a priori* inexplicable. Les événements ayant conduit cet élève brillant à rater son examen sont en effet étonnants – sauf si les vertus émancipatrices de cet échec sont envisagées. Inconsciemment, Jean-Claude aurait ainsi cherché à se libérer des attentes exorbitantes que ses parents avaient placées en lui. Cet enfant unique, arrivé tardivement dans leur vie, était condamné¹¹ à correspondre à ce qu'ils attendaient de lui, à être celui qu'ils désiraient. Les espoirs que les époux Romand avaient fondés sur leur fils laissaient peu de place à l'improvisation, peu de marge à ses propres désirs. En avait-il? Sans doute pas. Selon Emmanuel Carrère, Romand aurait baigné dans un système idéologique particulièrement toxique dans lequel il devait à tout prix soutenir le narcissisme de ses parents. Son échec avait donc un aspect salutaire de ce point de vue. Dans de tels cas de figure, la déception que le sujet crée chez les adultes offre le bénéfice d'introduire une distance avec

eux. Cependant, Jean-Claude pour sa part semblait ne pas pouvoir prendre le risque de décevoir ses parents, car c'eût été trop dangereux narcissiquement. Faute de pouvoir le faire ouvertement, il lui a donc fallu échouer, avant de maquiller cet acte manqué trop réussi.

En faisant croire à son entourage qu'il était médecin, il aurait répondu à la nécessité de se défaire d'attentes parentales trop oppressantes (en ne les satisfaisant pas réellement) sans prendre le risque d'être rabaisé à leurs yeux. Son mensonge princeps et tous ceux qui en découlèrent venaient surseoir à des besoins contraires : satisfaire le désir des autres, tout en se vengeant d'eux. De ce point de vue, le mensonge possède une vertu protectrice en ayant une fonction de refus dans un contexte où refuser est impensable (Chapellon et Marty, 2015). Jean-Claude Romand a certes été ce que les autres désiraient qu'il soit, mais il s'est aussi secrètement octroyé le droit de les décevoir. Faute de parvenir à leur dire « non », ce qui nécessite une certaine liberté psychique, le sujet ment pour mettre en acte le refus que le mot « non » exprime. À travers cet « acte-parlé » (Chapellon, 2011), le sujet rejette les attentes d'autrui. Il place secrètement hors de sa sphère intime celles et ceux qui le croient. Ainsi, à travers son mensonge, Jean-Claude Romand n'a pas simplement construit une image valorisante auprès de ses « proches », mais il a fantasmatiquement installé une distance protectrice entre eux et lui. Plus encore, il a sans doute aussi rehaussé son narcissisme à leurs dépens, en les rabaisant secrètement. Lui seul savait en effet qu'il n'était pas le brillant médecin dont ses parents rêvaient, lui seul savait qu'il mentait. Ainsi son mensonge aurait fait office de contre-pouvoir dans un contexte relationnel lui laissant infiniment peu de marge de manœuvre.

En mentant, le sujet engendre une situation dissymétrique qui le prémunit contre des affects d'impuissance. Parce qu'il sait que ce qu'il dit aux autres est faux, il acquiert le sentiment d'un pouvoir sur eux. Le fait de ne pas être ce que les autres croient, de ne pas faire ce qu'ils attendent, offre au sujet l'expérience d'une autonomie (Chapellon, 2020). En interposant l'écran de récits fictifs entre les autres et lui, il contre-investit un vécu d'aliénation. Le sujet se préserve du danger¹² que tout contact avec autrui lui fait vivre. Le mensonge représente ainsi une solution psychique permettant d'établir un lien avec les autres, tout en se défendant des menaces que ce lien fait fantasmatiquement planer (Chapellon et Gadio, 2017). L'autre est immobilisé préventivement dans ses capacités critiques, il est réduit à une simple fonction de miroir. De par sa superficialité, la relation créée avec autrui préserve le sujet du risque que l'enfant fragile et souffrant qui est resté

enfoui aux tréfonds de lui soit touché, pénétré. Le lien à l'autre a ainsi pour seule fonction d'entretenir un déni. Le sujet se préserve donc non seulement du danger de se constituer comme objet du jugement des autres (Neyraut, 1960), mais, au-delà, il se prémunit contre le risque de voir son inconscient mis à nu.

Il s'agit d'éviter d'être confronté à son propre reflet, en modifiant par avance la fonction miroir dévolue à ceux auprès de qui un appui narcissique est recherché. Quand le sujet parvient à les tromper, il les transforme en de simples miroirs déformants parce que déformés d'emblée. Or, son drame se situe sans doute ici : en réduisant l'autre à n'être qu'un spectateur crédule, il perd la possibilité de s'appuyer véritablement sur quelqu'un. Car si les autres n'existent plus en tant que personnes pour le sujet, lui-même ne peut plus se sentir reconnu comme une personne pleine et entière par eux.

Mentir pour exister envers et contre tous

Les sujets que nous avons étudiés à travers l'exemple de Jean-Claude Romand semblent ne pas pouvoir exister hors du regard d'autrui. Chez eux, il s'agit moins d'agir en fonction de ce que l'on est, que d'être ce que l'autre désire. La dépendance du sujet à l'égard des autres est telle qu'il bâtit son image en fonction d'eux. Ne pouvant répondre à la question « Qui suis-je ? », il a en effet besoin que ce soient eux qui lui fournissent un semblant de réponse. Cependant, cette quête de reconnaissance est contrariée par la profonde méfiance que le sujet nourrit à l'égard du lien. La menace que les autres représentent fantasmatiquement l'empêche d'avancer à visage découvert. Ne pouvant dévoiler sa profonde difficulté à être à quiconque, il *paraît*.

Jean-Claude Romand a cherché à satisfaire les attentes de ses parents en faisant croire qu'il poursuivait le chemin qu'ils avaient tracé pour lui. Dans une même logique le conduisant à satisfaire le désir des autres, il s'est créé une identité de substitution lui servant à la fois de prothèse narcissique, mais aussi de véritable forteresse. À l'abri derrière le « Docteur Romand », Jean-Claude Romand a installé dans l'esprit des autres un ersatz d'admiration, certes rassurant, mais à la fois profondément insatisfaisant, car à aucun moment c'est « lui » qui a été admiré. Il s'est néanmoins doté d'un contenant psychique de substitution, lui permettant de profiter d'un lien avec les autres et ainsi d'assouvir son avidité narcissique tout en restant à l'abri de leur regard.

À travers son mensonge, cet homme, qui confia ne jamais s'être révolté, se serait farouchement rebellé contre tous ceux à qui il s'est, à sa façon,

« attaché ». Il est à penser que le mensonge était non seulement le seul moyen qu'il a trouvé pour leur exprimer sa rivalité, mais aussi la seule manière qu'il a eue d'exprimer sa difficulté.

Les sujets pris dans la problématique du mensonge conservent inconsciemment l'espoir d'être aidés. Tout en s'efforçant consciemment de ne pas « perdre la face » et de ne pas être découverts, de peur de décevoir, ils auraient toutefois besoin d'être acceptés tels qu'ils sont, afin que la souffrance qu'ils cachent soit enfin prise en compte. Leur espoir repose sur la possibilité que les aspects les moins séduisants mais les plus authentiques de leur personnalité soient reconnus, sans qu'eux soient rejetés.

Winnicott (1963 b, p. 230) a fait référence à la situation dans laquelle le patient trompe l'analyste pour le mettre à l'épreuve et vérifier la confiance qu'il peut placer en lui. Par le biais du mensonge, le sujet teste l'autre (Freud, 1920; Chapellon et Houssier, 2016). Il agit avec l'espoir de pouvoir rencontrer une personne capable de supporter les aspects les plus obscurs de son monde interne. Il cherche une personne fiable, capable de contenir les aspects morcelés et destructeurs de sa psyché; quelqu'un qui soit véritablement désireux de l'aider à se séparer de son mensonge, pour ne pas s'auto-asphyxier dans ce fonctionnement. La fin macabre du parcours de Jean-Claude Romand nous rappelle sur ce point les propos de Winnicott (1963a, p. 157) : *si se cacher est un plaisir, n'être pas trouvé est une catastrophe*.

Sébastien Chapellon
sebastienchapellon@yahoo.fr

Notes

1. Il tue d'abord sa femme et leurs deux enfants durant leur sommeil, puis, il rejoint son ex-maîtresse et tente de l'étrangler, mais lui laisse finalement la vie sauve. Il rentre ensuite chez lui, répand de l'essence sur le corps de ses enfants et celui de sa femme, ingurgite des barbituriques, avant de mettre feu à la maison. Transporté dans un coma profond à l'hôpital de Genève, il survit car les médicaments qu'il a ingérés étaient périmés depuis dix ans, laissant planer un doute quant à sa véritable intention de se suicider (Monroy, 2020, p. 33).
2. Les événements ayant conduit cet élève brillant à rater son examen sont étonnants. Il n'avait en effet qu'une matière à rattraper! Emmanuel Carrère (1999, p. 76) compare cet étrange échec à l'attitude d'un usager d'ordinateur ayant malencontreusement tapé l'annulation d'un fichier à qui le programme demanderait d'en confirmer la destruction, et qui, après avoir mûrement réfléchi, la validerait. Alors qu'il n'avait fait que trébucher, Jean-Claude choisit d'emprunter le chemin tortueux du mensonge (Carrère, 1999, p. 76). Ce comportement jugé « fou » par Emmanuel Carrère trouve néanmoins sa rationalité dans des logiques inconscientes.

3. La question se pose cependant de savoir comment il a été possible que ses camarades ne s'étonnent jamais de ne pas voir le nom de « Jean-Claude Romand » apparaître sur les listes au moment des résultats ; un manque d'intérêt pour lui ?
4. Tandis que son épouse effectuait des remplacements en tant que pharmacienne, il indiquait pour sa part la mention « sans emploi » sur leur déclaration de revenus. Pour tenir son train de vie fastueux, Jean-Claude Romand a escroqué des malades en leur vendant de faux médicaments, présentés comme le résultat des dernières innovations de la recherche contre le cancer. Jouant sur la faiblesse des gens, il s'est aussi appuyé sur leur appât du gain en proposant des placements soi-disant extrêmement rentables en Suisse. La stratégie employée témoigne de l'habileté relationnelle de cet homme. Il choisit une première « proie », à qui il s'adresse sous le sceau de la confiance, en lui confiant un secret qu'il ne faut pas ébruiter, et qui serait fait seulement à la personne en question parce qu'elle serait particulièrement digne de confiance. Jean-Claude Romand lui précise qu'il souhaite ne faire profiter de cette opportunité qu'elle, qu'elle est « privilégiée ». Or, comme il a dû le calculer, ledit secret s'ébruite, et les gens accourent pour lui demander de pouvoir eux aussi « profiter » de cette « aubaine ». Chacun pense que Jean-Claude Romand a eu la gentillesse d'accepter de prendre ses économies pour les faire secrètement fructifier en Suisse. Il va ainsi bâtir une véritable Pyramide de Ponzi : pour rembourser les uns, il emprunte aux autres. Son beau-père lui a notamment confié sa prime de retraite. Au total, l'abus de confiance s'élève à 2,5 millions d'euros, dont il ne restera que 500 francs suisses en janvier 1993, au moment de l'issue fatale (Monroy, 2020).
5. La présidente du tribunal s'étonna notamment qu'à l'affichage des résultats des examens de médecine personne n'ait remarqué que Jean-Claude Romand ne figure pas sur les listes (Carrère, 1999, p. 77). De plus, la famille Romand n'a jamais été conviée à l'arbre de Noël de l'OMS, et Jean-Claude Romand ne figurait pas non plus sur la liste des fonctionnaires de cette institution où sa femme a pourtant tenté de le joindre (Monroy, 2020, p. 33).
6. La psychanalyste définit l'« imposteur » comme quelqu'un qui peut tromper son monde grâce à des modifications de son identité officielle, « en se présentant sous un faux nom, en inventant une histoire ou en pratiquant d'autres sortes d'abus. Ou bien alors il usurpe l'identité d'une personne réelle, ou s'en fabrique une d'après l'idée qu'il se fait de lui-même. » (Greenacre, 1958, p. 267) Notons que chez des auteurs comme Phyllis Greenacre ou Nicolas Abraham entre autres, il est question d'« imposture », tandis que d'autres psychanalystes usent de terminologies différentes. Janine Chasseguet-Smirgel (1971) s'intéresse, par exemple, aux « producteurs de faux ». Cette hétérogénéité conceptuelle peut laisser penser que les auteurs ne traitent pas du même objet. Pourtant, si ! La présente babélisation théorique pose de grandes difficultés (Chapellon et Grange-Ségéral, 2017).
7. Notons cependant que cette « efficacité », qui permet au sujet de savoir de quoi l'autre a besoin, et d'effectuer d'habiles calculs relationnels, a pour contrepartie une grande immaturité affective : le sujet se trouve en effet dans une position psychique rappelant celle du nourrisson, qui, dans des temps très précoces, ressent les émotions de sa mère.
8. Cléopâtre Athanassiou-Popesco (2004, p. 541) écrit que, confrontés à un vécu d'indigence psychique, certains sujets cherchent à contrôler artificiellement les liens, en maintenant une prise sur le Moi d'autrui.
9. En référence à l'idée de Karl Abraham (1925) et à son travail pionnier et visionnaire sur l'imposture.

10. Dans de telles configurations, l'objet incorporé est aussi peu maniable dans le fantasme qu'il ne l'était en réalité. Cela ne signifie cependant pas que l'objet ait été violent; c'est l'impossibilité de lui adresser de la violence, ne serait-ce que sous forme de refus, qui rend la situation violente, dans la mesure où le sujet est contraint d'enkyster sa violence et ses plaintes, de fait in formulables.
11. Emmanuel Carrère souligne que, arrivé après le décès d'un premier enfant, Jean-Claude Romand était l'unique enfant survivant d'un couple de parents eux-mêmes survivants (Carrère, 1999, p. 58). Il est donc fatalement devenu leur enfant-Dieu, celui autour duquel tout tourne. Il s'est retrouvé petit Dieu à l'école, un peu pour les mêmes raisons: «Toujours premier de la classe à Clairvaux, prix d'excellence à Lons, il a continué sa carrière "théologique" de petit Dieu sans craindre jusqu'au Bac...» (Carrère, 1999, p. 59)
12. Jean Bergeret et Marcel Houser (2002) évoquent un dynamisme très primitif qui vise à la maîtrise préventive de l'objet, lorsque le sujet est dans un rapport de dépendance si intense à cet objet qu'il a à la fois l'impression de tout avoir à en attendre et donc aussi tout à en redouter.

Références

- Abraham, K. (1925). L'histoire d'un chevalier d'industrie à la lumière de la psychanalyse. Dans *Œuvres complètes 1915-1925. Tome 2* (p. 275-289). Paris: Payot et Rivages, 2000.
- Athanassiou-Popesco, C. (2004). Le parasitisme: quelques réflexions sur cette pathologie de la dépendance. *Revue française de psychanalyse*, 68 (2), 539-554.
- Carrère, E. (1999). *L'adversaire*. Paris: Gallimard, 2000.
- Bergeret, J. et Houser, M. (2002). Le sadisme... à travers ce qu'il n'est pas. *Revue française de psychanalyse*, 66 (4), 1269-1284.
- Chapellon, S. (2011). Éloge du mensonge: Qu'est-ce que tromper pourrait dire? *Enfances et psy*, 53 (4), 48-57.
- Chapellon, S. (2013). *Le besoin de mentir. Aspects cliniques et enjeux théoriques* [thèse de doctorat, Université Paris V].
- Chapellon, S. (2015). Une haine qui masque un appel à être aimé. Les faux signalements de maltraitance. *Adolescence*, 33, 405-416.
- Chapellon, S. (2020). Franchir une frontière à l'adolescence. *Adolescence*, 38, 225-243.
- Chapellon, S. et Gadio, G. (2017). Quand surgit l'opposition: le stade anal. *Enfances et Psy*, 73, 30-41.
- Chapellon, S. et Gontier, É. (2019). Une forme d'expression des processus de contagion psychique familial: le mensonge. *Le Divan familial*, 42, 17-34.
- Chapellon, S. et Grange-Segéral, É. (2018). Les approches psychanalytiques du mensonge. *L'Évolution psychiatrique*, 83, 87-100.
- Chapellon, S. et Houssier, F. (2016). Margarethe, l'adolescente qui mentit à S. Freud. *Cliniques méditerranéennes*, 94 (2), 285-296.
- Chapellon, S. et Marty, F. (2015). Le mensonge chez l'enfant. *La Psychiatrie de l'enfant*, 58, 437-452.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1971). Le rossignol de l'empereur de Chine. Essai psychanalytique sur le « faux ». Dans *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité* (p. 183-216). Paris: Payot.
- Deutsch, H. (1942). Divers troubles affectifs et leurs rapports avec la schizophrénie. Dans *La psychanalyse des névroses* (p. 223-238). Paris: Payot, 1970.
- Fain, M. (1981). Diachronie, structure, conflit œdipien. Quelques réflexions. *Revue française de psychanalyse*, 45 (4), 985-998.

- Freud, S. (1899). L'interprétation des rêves. Dans *Œuvres complètes IV* (p. 14-756). Paris: Presses universitaires de France, 2004.
- Freud, S. (1920). Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine. Dans *Névrose, psychose et perversion* (p. 245-270). Paris: Presses universitaires de France, 2008.
- Gadini, E. (1988). De l'imitation. *Revue française de psychanalyse*, 52 (4), 969-987.
- Greenacre, P. (1958). Les imposteurs. Dans *L'identification l'autre, c'est moi* (p. 267-285). Paris: Tchou, 1978.
- Lafontaine, J. de (1668). *Œuvres complètes*. Paris: Seuil, 1965.
- Monroy, C. (2020). *L'art du mensonge: tous mythos? Quand mentir devient la (nouvelle) norme*. Paris: Larousse.
- Neyraut, M. (1960). À propos de la mythomanie. *Revue Entretiens psychiatriques*, 9, 12-38.
- Picoche, J. (1971). *Nouveau dictionnaire étymologique du français*. Paris: Hachette-Tchou.
- Toutenu, D. et Settelen, D. (2003). *L'affaire Romand: le narcissisme criminel*. Paris: L'Harmattan.
- Winnicott, D. W. (1960). Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux «self», Dans *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement* (p. 115-132). Paris: Payot, 1990.
- Winnicott, D. W. (1963a). De la communication et de la non-communication. Dans *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement* (p. 151-168). Paris: Payot, 1990.
- Winnicott, D. W. (1963b). Théorie des troubles psychiatriques en fonction des processus de maturation de la petite enfance. Dans *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement* (p. 217-232). Paris: Payot, 1970.